

1

Une histoire à Seraing ?

Histoire du passé ou de l'avenir ? imaginaire ? vécue ?

Qu'importe !

L'histoire d'un manuscrit oublié chez un brocanteur.

Document d'une époque révolue ? Ou diagnostic d'un trouble, d'une maladie, une rouille qui ronge toute une génération ?

Comment parler des temps qui changent ? de l'indicible ?

Comment parler de la sidérurgie à Seraing, lieu d'implantation du plus ancien haut-fourneau à coke ?

Comment parler de cette vallée de fumées, au passé décomposé, au présent blessé, au futur incertain ?

Quoi de plus terrible qu'une génération coincée entre deux temps, deux genres de vie ?

Entre hier et demain, travail manuel, travail automatisé.

Entre le chaud et le froid. Le paradis du travail et l'enfer du chômage.

Écrire, manière de ne pas oublier, de fixer à jamais un souvenir qui s'estompe.

Écrire. Activité tellement dérisoire. Un caillou dans la Meuse.

Que dire de Seraing ?

Une ville rouge ou noire de poussière, en bord de Meuse, en amont de Liège. Point culminant, le haut-fourneau 6. Une ville autour d'une industrie ou une industrie dans la ville ? Sordide, telle qu'on nous la montre dans certains films, ou celle que j'ai connue du temps de sa splendeur ?

On a peine à croire qu'un tiers de la ville soit boisé. Que c'était un lieu de vacances. Que son château servait de villégiature pour les princes-évêques de Liège.

On n'allait pas bien loin à l'époque !

À mi-chemin, Sclessin, le stade de football du Standard. « Allez, les Rouches ! »

En face, sur l'autre rive, une haute et sombre structure métallique découpée sur le ciel : le haut-fourneau B.

Après avoir bourlingué de par le monde, je suis donc ce dimanche à Seraing, où je reviens de temps à autre pour des visites familiales.

Après *il pranzo*, le repas de midi à l'italienne, je m'en vais faire un tour dans mon ancien quartier. Ce *Little New York* où les rues se croisent presque à angle droit. Le bas de Seraing, entre Meuse et rue Ferrer.

À l'angle des rues de l'industrie et du commerce, je reste songeur. Dénominations d'une époque révolue. Plus un seul commerce et quelle industrie ?

Depuis ce carrefour, on voit les deux écoles qui furent miennes, à droite l'école primaire, à gauche, à trois cents mètres, sous les bas-reliefs à la gloire du travail industriel, l'Institut technique. L'Art déco au service de l'enseignement technique, qui a formé des centaines de spécialistes au service de l'industrie locale. Quelle fierté d'être diplômé d'un établissement qui prône comme valeur d'engagement démocratique l'épanouissement des étudiants, s'opposant à tous les privilèges, toutes les aliénations et ségrégations !

Institut technique à l'époque, aujourd'hui *Institut Polytechnique*. Est-ce mieux ?

Où sont les gens ? Et les jeunes ? Rues désertes. Juste quelques Africains, qui passent comme des ombres.

Je me dirige vers l'école primaire. Flanquée de la piscine, quels souvenirs ! À l'angle de la rue, il y avait deux épiceries, l'une avec une jeune fille chez qui nous dépensions nos maigres sous pour des glaçons

à la grenadine, l'autre tenue par des personnes plus âgées chez qui nous allions chiper des chewing-gums. Pas toujours marrants, les gamins !

Je continue par la rue Jean de Seraing, débouche rue Cockerill et arrive sur l'Esplanade de l'Avenir.

Là, un brocanteur. Je regarde nonchalamment les quelques objets et de vieux livres sur ce qui a fait la gloire de Seraing, le charbonnage, la métallurgie. Groupe d'ouvriers et ouvrières, visages plombés et pathétiques, rassemblés en bas de la rue du Molinay, au pied de la passerelle.

J'échange quelques mots avec le brocanteur, un grand type au visage buriné, aux cheveux gris trop longs pour notre époque. Cigarette au coin des lèvres et paquet de brunes à portée de main.

« Vingt ans au haut-fourneau 6, ancien syndicaliste, prépensionné de la sidérurgie, camarade ! »

Pour un camarade, c'en est un, vrai de vrai, foulard rouge autour du cou.

Il me parle du Seraing d'autrefois, des magasins de la rue Ferrer et surtout de la rue du Molinay. Du Grand Bazar. Des cinémas. De la connerie d'avoir fermé le passage à niveau et démolit la passerelle pour faire passer les gens dans un coupe-gorge sous les voies.

Moi aussi, j'ai connu ce Seraing-là. Je draguais les vendeuses du Grand Bazar.

Depuis, de par ma formation, je m'intéresse à la manière dont les gens travaillent, à la transformation de ce travail, aux « Ressources humaines », comme l'hypocrite vocabulaire contemporain qualifie ceux qui l'effectuent.

Il me regarde d'un air bizarre, va farfouiller dans une caisse et me tend une liasse : « Vous qui observez et analysez le travail, ceci vous intéressera peut-être ! Je l'ai reçu d'un gars, il y a quelques années, pas mal, mais j'ai pas tout compris. Du gars, je n'ai plus jamais entendu parler ».

« *Ciel serein à Seraing. Chronique d'une enquête inachevée* » !

Feuilles défraîchies, couverture fripée, du nom de l'auteur ne subsiste rien.

Je feuillette, glane quelques mots : *technologie... finance... mondialisation... thé... Japon... Joker... Chopin...* Quelle coïncidence, moi qui suis en pleine rédaction d'un essai sur le piano de Chopin !

Ces feuilles piquent ma curiosité.

Le manuscrit est divisé en sept journées. Est-ce un jeu ? Qui gagne, qui perd ? Le plus fort, le plus rusé ? Le plus rapide ? Qui joue cartes sur table ? Cartes de vie, cartes de mort ? Qui brouille les cartes ? Qui connaît le dessous des cartes ? Qui a la main ? Qui va passer à l'as ? Qui va sortir plein aux as ? Joker !

Poker ou Poker menteur ?

Je ne peux m'empêcher de cogiter sur ce nombre sept, sept couleurs de l'arc-en-ciel, sept notes de la gamme. Six jours de travail, un jour de repos. La création du monde ?

Sept, porteur d'angoisse, un cycle s'est accompli. De quelle nature sera le suivant ?

Et ce dimanche, moi sur cette place découvrant ce manuscrit, quel jour est-ce ?

Est-ce le huitième jour de la création, celui qui annonce la béatitude du siècle futur ?

Le Japon est dénommé depuis une époque lointaine « *Le Grand-Huit Îles* ».

L'innombrable s'exprime par un huit. Et l'infini par un huit couché.

Huit, est aussi le nombre de la parole.

Je m'entends demander : « combien ? »

Le brocanteur dit son prix. Au terme du marchandage, j'obtiens le manuscrit vingt pour cent moins cher.

Je quitte mon brocanteur avec mon butin et me dirige vers le café « L'avenir ». Quelques clients, l'œil vague sur l'écran de télé,

somnolent au bar. Un dimanche après-midi, on tue le temps comme on peut. Au programme de R.T.M., variétés et résultats sportifs.
Je commande un expresso...